

COLLECTION LARGEVISION
dirigée par
Corinne Mongereau et Claude Four

**LE GOÛT AMER
DU
LAURIER ROSE**

ANGÈLE KOSTER

LE GOÛT AMER
DU
LAURIER ROSE

© Editions du Petit Pavé

© Encre Bleue Éditeur, 2018

ISBN : 978-2-84379-742-2

ENCRE BLEUE ÉDITEUR

Le port d'Oran, 26 juin 1962

Vous pouvez arracher l'homme du pays, mais vous ne pouvez arracher le pays du cœur de l'homme.

Dos Passos

Le quai d'embarquement est noir de monde. On s'interpelle, on pleure, on se bouscule, on s'insulte. C'est la Tour de Babel dans toute sa splendeur.

— Philomène oùlle est ta mère ? La purée d'elle, quand je vais la trouver, je lui bombe la tête. Elle le fait exprès ou quoi ?

— Qu'est-ce tia toi ? Laisse ma mère tranquille, elle est vieille ! Si tu la touches, je reste ici avec les fellaghas et toi tu auras ma mort sur la conscience... Psstt !

Langage coloré, sabir, arabe, espagnol... un cocktail « pied-noir », piquant, éclatant de

soleil, de lumière et de parfums.

Une cage à la main gauche et une petite valise à la main droite, je suis plantée au milieu de cette masse en délire. Comment en sommes-nous arrivés là ? Tout s'est passé si vite. La décision de fuir, « *Il faut partir* », a dit mon père. Les meubles jetés dans la cave, les valises, la porte de la maison que l'on pousse sans la fermer, ces horribles quatre derniers jours et aujourd'hui, ce quai bruyant, sale.

Je ne te reconnais plus mon Oran, ma ville blanche. Toi qui m'as vu naître. Toi qui as bercé mon enfance de tes musiques orientales et andalouses. Aujourd'hui, tu me fais peur, tu m'angoisses, tu m'étouffes. La haine qui transpire par tous tes pores me fait mal, m'écartèle.

Je ne réagis plus et me laisse engloutir par la foule. Ces fuyards me troublent, me désorientent. Ils n'ont plus aucune retenue, ils poussent, s'affolent. Chargés de paniers de victuailles et de sacs remplis « à la va-vite », ils avancent en maugréant, en priant ou en gueu-

lant, pour cacher leur immense tristesse, leur désarroi sans limites. Comment pourraient-ils comprendre ? Hier encore, ils « vivaient » dans leur maison, chez eux. Ils buvaient l'anisette en mangeant de la « kémie », à la terrasse de « chez Jeannot ». Ce matin, ils sont là. Ils fuient, leur terre, leur pays, leur ville.

Je sors de ma rêverie et me mets à courir aussi vite que je peux, à travers la foule bigarrée, pour lutter contre l'affolement qui me gagne, pour échapper à l'émotion qui m'étreint le cœur. « *Comme je les hais... comme je les hais...* »

Je les haïssais vraiment, en cet instant. Ces fous avaient tout détruit. Ils avaient réduit à néant tous les bonheurs, tout un passé. Ton passé, mon Oran, mon berceau.

Chapitre 1

Oran, ma ville

Un proverbe arabe dit : *l'amour dure sept secondes, la fantasia sept minutes et la misère toute la vie.*

Toi, mon Oran, ma ville aux multiples visages, tu réunis en ton blason, témoin de ton histoire, le Croissant de l'Islam, les Fleurs de Lys et le Coq Gaulois pour la France et les Lions de Castille pour l'Espagne. Quelle belle preuve de ton amour, tu donnes à tes enfants, si différents et si semblables !

Ta route qui mène à Alger, celle qui longe le littoral, est curieuse et souvent splendide. Les villes et les sites qui la jalonnent méritent de retenir l'attention du touriste : Tipasa et ses ruines romaines, Cherchell, ancienne capitale de Juba, roi de Mauritanie, Mostaganem, sont autant de témoignages d'un passé

riche en histoire.

Oran, tu es islamique, bien installée dans ta culture arabo-islamique comme aux jours heureux de ta création, en 903, par les Arabes venus d'Andalousie et par le grand Abd al-Mumin, fondateur de l'empire des Almohades et qui fit ta conquête en 1145. De cette période, peu de choses subsistent. Tu n'avais certainement pas représenté une grande importance pour les Arabes, qui préféraient, de loin, Tlemcen jugée plus digne.

Oran, tu es espagnole. Orgueilleuse, mystique, brûlante et passionnée, depuis qu'en 1509, à la faveur d'une expédition dirigée par Pedro Navarro, Jiménez de Cisneros t'a investie. Tu nous offres, rue des Jardins, une fontaine aux armes d'Espagne et une posada, témoins de ta passion ibérique. En 1690, Don Alvarez de Bzan y Sylva, marquis de Santa Cruz, fait construire un fort au sommet du Pic de l'Aïdour.

Libérée par Mohamed el-Kebir à la fin du

XVIII^e siècle, elle est le siège du beylick de l'Ouest jusqu'en 1831 et joue avec Mascara et Tlemcen un rôle important dans l'organisation de la résistance de l'Emir Abd el-Kader à la pénétration coloniale française. Celui-ci, après la prise d'Alger en 1830, participe à la résistance populaire. Il se distingue par son courage et son intelligence. Il est choisi par les tribus pour mener la résistance dans son pays. Investi en qualité d'Emir le 27 Novembre 1830 à Mascara, il s'engage à diriger la guerre contre l'occupant.

Oran, tu es française, avec ton cœur et ta fidélité à la France. Souviens-toi, ce 4 janvier 1831, une fraction de la brigade Damrémont força tes défenses. Elle trouva les Turcs installés depuis trois siècles. Ils avaient refoulé dans les métiers manuels, et dans l'humble existence de paysans, à peu près toute la masse des indigènes berbères et arabes ; ils avaient la fortune, ils occupaient les postes importants ; ils étaient la bourgeoisie. La suppression de la piraterie, source principale de fortunes privées, mit

un terme à la domination turque.

Puis, plus tard, ils sont arrivés, ces hommes, ces colons venus d'Alsace-Lorraine, mais aussi de Malte, de Sicile, de Sardaigne, des Baléares, de l'Italie napolitaine et de l'Espagne andalouse et, comme mes aïeux, de Prusse, en 1850. Ils déambulaient dans les marécages défendus par des milliards d'anophèles. Ces colons furent les premiers frappés par la malaria et, malgré la quinine, la mortalité fut énorme. Ils se cramponnaient à leur tâche meurtrière, rien ne pouvait les en détacher. Ils arpentaient ta campagne, chaussés de cuissardes. Ils assainissaient, drainaient les marais, transformaient les eaux stagnantes en eaux courantes. Ce nouveau peuple, qui vivait dans des gourbis en branchage, construisit des maisons en pierre pour coucher, enfin, dans de vrais lits. Ces hommes, ces colons sont devenus des « pieds-noirs ». Une race européenne nouvelle était née. Ce phénomène énorme, ce phénomène biologique, qui est la naissance d'une nouvelle espèce humaine, les facteurs spontanés, incontrôlables, mystérieux,

eurent un rôle de premier plan dans le devenir de l'Algérie.

La légende qui veut que la masse d'hommes envoyée en Algérie s'y soit acclimatée est inexacte. Il n'y a pas eu acclimatation, il y a eu sélection faite par la mort...

À cette époque, ta ville basse construite sur le ravin Ras-el-Ain regroupait le plus gros de la population. Avec le temps, tout doucement, tu as grandi. Tu es devenue une ville importante. Cependant, tout ne s'est pas fait facilement. Les idées étaient là, mais les moyens manquaient. Tu t'es transformée en cette belle cité au prix d'efforts soutenus. Il fallait s'accommoder de ton site inégal, s'élevant par palier de la mer vers les hauts quartiers.

Oran, tu es une véritable capitale et une grande ville européenne, avec un peu du caractère d'une ville américaine. Tu as poussé aussi vite qu'une ville des États-Unis. On construisait partout à la fois, si bien que l'on trouve fréquemment un palais à côté d'une

masure. Pour bien te voir, il faut monter à la Chapelle de Santa Cruz, construite sur un contrefort du Murdjadjo. Du château, on a une vue admirable sur ton corps lascif, sur les montagnes qui t'entourent du Sud à l'Ouest et sur la pleine mer.

Un panorama imposant, grandiose, où les falaises de Gambetta, de la montagne des Lions et de Kristel forment un écrin.

Oran, tu es fière de ton horrible Boulevard Seguin, avec tous ces magasins « modernes ». Mais en prenant le temps, en avançant plus loin, ce centre commerçant se transforme en une magnifique avenue bordée de palmiers. Le soir venu, des groupes de jeunes à la peau brunie par le soleil, font « le boulevard ».

Tu peux être fière aussi de ton théâtre, fort beau, de ta gare monumentale et de ton boulevard du Front de Mer, qui n'a rien à envier à la Promenade des Anglais de Nice.

Oran, tu joues la pudique, en te dérochant à l'œil du voyageur arrivant par la mer. Tu

te caches pour, ensuite, mieux dévoiler tes trésors.

Oran, tu invites au voyage, avec tes mosquées, dont certaines restent fidèles à l'ancienne formule maghrébine. En particulier celle du « Campement » qui emprunte à la toile de fond du paysage un charme étrange. C'est aussi Santa Cruz et sa croûte blonde, avec, plus bas, la chapelle dédiée à la Vierge, construite sur le site du même nom après l'épidémie de choléra de 1849 consécutive à une sécheresse dramatique de plusieurs mois, condamnant les populations d'Oran à des conditions de survie problématiques, privation d'eau et de nourriture... désolant la ville pendant des semaines et abattant la région avec une cruauté sans pareille.

Monseigneur l'Évêque d'Oran mena en procession la statue de la Vierge, suivie par toute la ville, jusqu'au sommet de la colline d'Oran, le Mont de Murdjajdo.

À la suite de cette procession, la pluie se mit à tomber, le choléra déposa alors les armes, et Oran recommença à vivre.

Notre-Dame-du-Salut accueillait ton peuple, qui gravissait la montagne, parfois à genoux.

C'est aussi l'échancrure séparant les Planteurs, le Pic d'Aïdour, et la poussière de perles broyées qui, vers le crépuscule, tombe sur la ville.

Tu es là, Oran, entre cette mosquée turque et ta forteresse ibérique, avec tes saveurs de tabac maure et d'anis, tes quais parfumés de blé et de soleil, tes malaguègnas(1) désespérées, qui, au son des guitares, sont le pouls de ta vie voluptueuse. L'art hispano-mauresque prolongea ici ces dernières cadences. Pas une âme ne reste insensible au double appel de ta mosquée et de Santa Cruz, sous le ciel mobile, ce vent aigu, cette lumière qui, à grands éclats d'ombre et or, sculpte ta vieille montagne espagnole.

Tu n'es, paraît-il, pas aussi belle qu'Alger la Blanche. Alors pourquoi t'envie-t-on ta promenade de Létang ? Peut-être pour ses

(1) Malaguègnas : Musiques de danses typiques de Séville ou de Malaga

allées bordées de platanes, de palmiers, de pins, d'où on peut admirer le port, les falaises de Canastel et le Murdjadjo.

C'est dans tes bras, Oran, que je vis le jour, un 10 décembre 1946.

Chapitre 2

Sainte-Clotilde, l'évolution éclatée

Nous sommes en 1946, l'après-guerre, les années du renouveau. À cette époque, mes parents sont gérants d'un café-bar, sur le boulevard Vauchez à Delmonte, quartier populaire d'Oran.

Bien fréquenté, leur commerce leur permet de vivre décemment. Papa, plutôt panier percé, passe son temps à « trinquer » avec les clients, sans jamais dépasser la « dose » et offre des « tournées ». Maman, petite fourmi, amasse jour après jour, des économies « *pour voir venir* ».

Ce soir du 9 décembre 1946, elle va et vient derrière son comptoir, avec son gros ventre, sans montrer sa fatigue, sans perdre son sourire. À la fermeture, elle est allée se coucher sans « souper », en disant : « *Je ne me sens pas très bien* ». Et c'est là, dans la soupente du